



Apocalypse now

Sur scène, on ne voit que lui. Aujourd'hui, le danseur charismatique des Ballets de Monte-Carlo Jeroen Verbruggen passe un nouveau cap en livrant *Arithmophobia*. Une création apocalyptique qui ne devrait laisser personne indifférent.

Par Milena Radoman.

Ceux qui ont vu son déjanté *Kill Bambi* l'an passé ne peuvent que se poser la question : Jeroen Verbruggen est-il fou ? Obsédé pendant trois ans par le personnage de Bambi, le danseur des Ballets de Monte-Carlo a livré une création nerveuse et chaotique sur la perpétuelle initiation qu'implique pour chacun le fait de grandir. Une pièce un peu punk, très rock dans l'âme (sur fond de Sex Pistols), qui montre les excès du créateur. Jeroen assume d'ailleurs complètement son grain de folie, l'évoquant le sourire aux lèvres. « J'ai un esprit de contradiction dans la vie et la danse. Je suis quelqu'un d'hyperkinétique, on me dit souvent : « Jeroen, c'est trop ! » Et c'était encore pire avant... », confie-t-il, avec un petit accent flamand.

APOCALYPSE ROMANTIQUE

Cette énergie qu'il livre sur scène, le trentenaire, qui ne fait pas les choses à moitié, en a alors fait sa marque de fabrique. Du 17

au 19 juillet, le premier danseur des ballets revient d'ailleurs avec une création surprenante, une pièce abstraite sur l'apocalypse. Encore une fois, Jean-Christophe Maillot lui a donné carte blanche pour cet *Arithmophobia*. Le pitch ? « Souffrance liée à la peur des nombres, l'arithmophobie devient dans le ballet de Jeroen Verbruggen une réflexion sur le temps qu'il nous à vivre », explique-t-on du côté de la compagnie. Tout a été réfléchi pour « romantiser l'apocalypse » et apporter sa poésie. Une scénographie puisée dans plusieurs écrits, notamment l'*Apocalypse de Saint Jean*, tout comme le choix de l'adaptation de la 10^{ème} symphonie « inachevée » de Mahler par l'artiste électro Matthew Herbert. Les costumes, eux, viennent tout droit de l'univers cru du peintre Jean Rustin. Autant de signes attestant qu'il est hors de question de ne voir que de la noirceur dans cette création signée Verbruggen. « Malgré la gravité du sujet, *Arithmophobia* est un clin d'œil à l'Acte blanc du ballet romantique. La fin du monde, c'est mourir tous ensemble et au même moment. C'est tout de même plus réconfortant que d'effectuer le voyage tout seul », souligne avec humour ce chorégraphe « en bataille avec les normes ».

Avec le Spectre de la rose de Marco Goecke, un véritable marathon, Jeroen Verbruggen a « eu peur d'avoir une crise cardiaque sur scène... »

tation de la 10^{ème} symphonie « inachevée » de Mahler par l'artiste électro Matthew Herbert. Les costumes, eux, viennent tout droit de l'univers cru du peintre Jean Rustin. Autant de signes attestant qu'il est hors de question de ne voir que de la noirceur dans cette création signée Verbruggen. « Malgré la gravité du sujet, *Arithmophobia* est un clin d'œil à l'Acte blanc du ballet romantique. La fin du monde, c'est mourir tous ensemble et au même moment. C'est tout de même plus réconfortant que d'effectuer le voyage tout seul », souligne avec humour ce chorégraphe « en bataille avec les normes ».

OBJECTIF DE VIE

Ce danseur-chorégraphe inspiré par Pina Bausch assure en ce moment les dernières répétitions d'*Arithmophobia*. Il a fallu faire vite. La compagnie étant partie en tournée avant de présenter sur scène *Vers un pays sage* et *Shéhérazade*, du 10 au 12 juillet. Mais le Flamand est conscient du cadeau que lui a fait Maillot en lui permettant de

monter ses créations. « J'ai toujours su que je voulais créer. Enfant déjà, je jouais avec les voitures et les Barbies, en montant un vrai spectacle, avec des lampes. Mais comme on ne peut pas sortir d'une école chorégraphe, j'ai pensé mon parcours et ma reconnaissance pour accéder un jour à ce métier. »

POUSSER LES LIMITES

Né à Anderlecht, Jeroen Verbruggen a commencé la danse à 6 ans. Comme Billy Elliott, et beaucoup de danseurs de cette génération, il passe du jazz au classique, en intégrant à 12 ans l'école royale de ballet



© Photo Alice Brangero

d'Anvers. La même école que Bernice Coppeters, la muse de Maillot, quelques années plus tôt. « Ses photos étaient affichées sur les murs. Je connaissais Bernice de nom, mais je ne savais pas encore que j'allais atterrir à Monaco... » Sa scolarité terminée,



© Photo Marie-Laure Briane

Jeroen remporte une médaille d'argent au prix de Lausanne, et une bourse qui lui permet de partir un an à l'école nationale de ballet à Toronto. Il y apprend la méthode Balanchine. Blessé au tibia, il revient en Belgique, en décrochant un contrat avec les Ballets de Flandres. Là, il comprend que le classique, ce n'est pas son truc. Même s'il apprend beaucoup avec Jan Fabre : « Il te pousse jusqu'à tes limites, j'adore ça. Plus tard, avec le Spectre de la rose de Marco Goecke, j'ai pourtant eu peur d'avoir une crise cardiaque sur scène... »

« TU ES PETIT MAIS TU BOUGES GRAND ! »

Après une courte expérience à Marseille, avec Gil, Jeroen Verbruggen auditionne à Monaco en 2004. Sans trop y croire. « Je pensais pas que ça n'allait pas marcher car à l'époque, dans cette compagnie, les dan-

seurs étaient très grands. J'ai menti sur mon CV d'un centimètre... » Le Belge qui mesure 1,72 avait mentionné 1,73 m. Il est engagé. A l'audition, Maillot lui lance : « Tu es petit mais tu bouges grand ! » A côté de ses performances sur scène, il se lance alors dans des créations à l'atelier (*C'est la manie, On ne doit pas...*) puis pour le centenaire des ballets russes, dans *Jack in the box*. Aujourd'hui, il passe un autre cap, se rapprochant de plus en plus de son objectif. Il s'inspire alors de son directeur, Jean-Christophe Maillot, pour gérer les danseurs qu'il supervise : « Pendant 9 ans, je l'ai observé, ainsi que les chorégraphes invités. Je vois la différence, je vois ce qui marche et ce qui marche pas. C'est le meilleur directeur et le plus humain que j'ai eu. » Conscient qu'il n'est pas chorégraphe de cette maison, Jeroen devra néanmoins, un jour ou l'autre, faire des choix. Passer à la chorégraphie ailleurs ou continuer à concilier danse et création, quitte à le faire en freelance. En attendant, il se ballade dans l'antre des Ballets de Monte-Carlo, l'atelier des Moneghetti, avec ses 3 petits carnets, sur lesquels il note ses idées et peint ses décors. Il attend surtout de voir la réaction du public pour son *Arithmophobia*. Pour *Kill Bambi*, les gens hurlaient, applaudissaient, critiquaient. « Je n'essaie pas de choquer mais de provoquer. Si quelqu'un sortait de mon spectacle indifférent, ça me tuerait. Je préfère encore que les gens détestent », souffle le chorégraphe, toujours avec un large sourire. ■

► Danse à la salle Garnier

Au mois de juillet, la salle Garnier rend hommage à la danse. Du 10 au 12 juillet, les deux pièces *Vers un pays sage* et *Shéhérazade* de Jean-Christophe Maillot sont programmées. *Vers un pays sage* est un hommage du chorégraphe à son père Jean Maillot, artiste peintre trop vite disparu. Tandis que *Shéhérazade*, ballet tout droit sorti des contes des Mille et une Nuits, offre au public une danse sensuelle.

Du 17 au 19 juillet, les Ballets de Monte-Carlo proposent un programme dense de deux œuvres scandinaves : *Rondo* du chorégraphe suédois Alexander Ekman et *Blind Willow* de la Norvégienne Ina Christel Johannessen est une œuvre poétique et poignante qui explore à travers une scénographie en clair-obscur, l'équilibre du corps. Avant de plonger dans une ambiance fin du monde avec *Arithmophobia*.